

Les Éditions de la reine Mab

**D'OÙ JE POUVAIS VOIR
TON ÂME SCINTILLER**



Colombina

Wilfrid Sébaoun

**D'OÙ JE POUVAIS VOIR
TON ÂME SCINTILLER**

Poèmes

LES ÉDITIONS DE LA REINE MAB
4, rue Clémentine de Boucheman, 78870 Bailly

ISBN : 2-908871-33-5
© Les Éditions de la reine Mab, 2015

I

*Is the night chilly and dark?
The night is chilly, but not dark.
The thin gray cloud is spread on high,
It covers but not hides the sky.
The moon is behind, and at the full;
And she looks both small and dull.*

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

PENSÉES CACHÉES

La lumière de purs sanglots
S'élève de la mer souffrante
Vers une lune qui invente
Des masques blancs pour les échos.

Les masques baissent leurs paupières.
Que pourraient-ils donc révéler
À la mer, sans rien regretter ?
Les vœux cachés dans ses prières ?

L'oubli des crimes des écueils,
Des traitres courants, des tempêtes
Qui à l'aveugle mort font fête
Et se moquent de tous les deuils ?

Une toujours neuve espérance
De pardon, vivant du troublant
Silence d'un Dieu indulgent
Pour la Nature et sa violence ?

À PROPOS DES PROMESSES DE LA POÉSIE

Que ferons-nous de nos réminiscences
Des poèmes de ceux qui ont souffert
En leur temps comme nous et ont ouvert
Des chemins moins obscurs que le silence ?

N'en ferons-nous pas des miroirs savants
Aptes à montrer à nos cœurs malades
La vanité de leurs songes maussades
Et l'ambiguïté des discours des ans ?

Serons-nous malheureux au point de croire
Futiles les cris de notre mémoire,
Au point d'appeler à l'aide l'oubli,
Au point de laisser nos cœurs à la nuit ?
Qui sait ? mais quelle éclatante victoire
De la mort serait, dans deux cœurs aigris,
D'un renouveau tout espoir aboli !

D'UN ORPHELIN À UNE ORPHELINE

Le Créateur,
Toujours plein de sollicitude
Pour les pécheurs,
Ne peut que réprover leur solitude.

Dans notre souffrance vautrés
Honteusement,
Depuis si longtemps,
Nous avons besoin l'un de l'autre.
Il faut, il faut que je te console,
Il faut, il faut que tu consentes,
Orpheline que la mort tente,
À être par moi consolée.

CHEMINS

Un antique jardin d'ombre et de lys,
Un chemin perdu de neige rebelle,
Le regard inquiet d'une aube jouant
À la mourre avec un soleil méchant.

Douceur du ciel à faire regretter
Aux désespérés d'avoir cru renier
Une attente enchâssée dans la violence.

Ironiques clins d'œil du jeu de l'oie
Sous des lampes nues prometteuses d'ombre
Favorable au partage égal des rêves.

Ô tentations des vignes orageuses,
Laissez rêver les collines d'antan,
Laissez vieillir les secrets dans les cœurs !

Pour le bal quotidien où la rosée
Invite le soleil, les couturières
Auront vêtu tous les épouvantails
De robes d'ombre et de chapeaux de paille.
Ce sera un chemin vers les confins
D'une attente sans yeux et sans oreilles !

Chemin de solitude et de patience
Qui donne à l'âme effrayée la chance

De gagner quelques nuits de rémission,
Même frappée d'un juste châtement
Qu'appellent désespoir et démesure.

Chemins d'orage infidèle surpris
À trahir le secret d'un ciel de fer,
Qu'importe ! Chemins d'âpres nostalgies
Sans Dieu, sans charité, sans espérance !

Et peut-être chemins vers le néant,
Après l'orgie de paroles sans fruit,
Le dernier point d'exclamation éteint !

PROMESSE

Il nous reste bien peu de temps
Pour nous avouer notre ignorance
Et partager sincèrement
Le don subtil d'une espérance
De guérir d'aveugles tourments
Sans rompre un bienfaisant silence.

Nous oublierons les vieilles plaies
De nos âmes fardées
Et les défaites de nos corps
Luttant en vain avec la vérité.

Nous oublierons, nous oublierons,
En regardant la nuit dans les yeux,
Les infirmités de notre amour.

Ah ! héroïque promesse,
Ne nous abandonne pas !

Nous lirons sur nos lèvres
Le vrai silence brûlant
D'un avenir pur étranger
Au temps des apparences.
Nous ne croirons plus à la sagesse
Des échos nus compatissants
Qui interprètent nos rêves.

TENTATIVE INACHEVÉE

Ils ont su voir ou plutôt deviner
Dans les ailes des hirondelles
Les ciseaux du partage,
Ils ont su renoncer à percer
Les secrets du sillage
De leurs rêves frêles,
Le cœur serré d'ignorer
Vers où courent les ombres des nuages
Sur les champs de blé.

Pressentiment
De la vanité du serment
D'expiant la folie d'avoir longtemps,
En fermant les yeux, péché
Contre la charité ?

QUI EST-ELLE, L'AUTRE SOLEDAD ?

Si c'était celle qui demain
Vous prendra par la main,
Comme le Destin,
Petites filles du jardin ?

Du fond de son cœur elle appelle
Les révélations des voix
Obscures et convaincantes
Des cloches d'autrefois.

Une vie mystérieuse
Vêtue d'une robe de bronze
Chemine vers l'infini
Promis par le sang d'un rêve.

Que de douleur il a fallu
Pour fondre treize milliards
Et demi, à peu près,
D'années préliminaires !

— « Que trouverez-vous, petites filles
Transmetteuses prédestinées,
Dans les ciels de vos marelles ? »
— « Qui sait, qui sait ? » tel est,
D'une vieille vaine question,
Le commentaire subtil

Des cloches d'autrefois.

Voix des cloches d'autrefois,
À qui bon dire trois fois
Plutôt que deux, plutôt qu'une,
À un cœur qui réclame sa lune :
« Dans l'univers où rêve et science
Se partagent les apparences,
Tout est possible à l'amour, espère ! »

Ombres béantes des clairières
Blessures indécentes
Des forêts de la mémoire,
Dites-lui, dites-lui, dites-lui
Que pour elle sont revenues
Les cloches d'autrefois.

CHANSON PROVENÇALE

À l'auberge de l'ogresse,
Dans le temps, on accueillait
Poètes et poétesses
Avec un bouquet d'œillets.

Quelles fleurs choisissait-elle,
Œillets noirs ou œillets bleus ?
Question vraiment bien cruelle
Pour la complice de Dieu !

Les rêveries partagées
Tourbillonnant dans les cœurs
Sont de la mort ignorées,
Car tous les yeux sont menteurs.

Tant de rires de souffrance
S'enlacent de l'aube au soir
À des sanglots d'espérance,
Que les yeux soient bleus ou noirs !

LE MONDE TEL QU'IL EST

Le diable bat sa femme,
Qui pleure,
Et il marie sa fille,
Qui rit.

— Quelle pluie dans mon âme !
Quelle heure
Est-il ? — Le soleil brille !
Midi.

MYSTÉRIEUSE PUISSANCE DES EAUX

Il y eut dans cette vallée
Les eaux vives de nos attentes,
Des eaux mourantes fascinées
Par les promesses de nos âmes,
Les pâles eaux tourbillonnantes
Des prières aux pleurs mêlées.

C'était au temps
Où Dieu parlait
Sans interprète
Aux âmes nues
Qui le cherchaient
Dans les déserts.

Il y eut dans l'ombre des mélèzes
La face cachée d'un soleil nu
Et les traces des pas sur la neige
De Celle qui vient donner l'oubli,
Fruit mûri sur l'arbre ténébreux
Du savoir, pardonné par la Reine.

Il y eut sur les flancs des montagnes
Des torrents résignés à nourrir
Le mystère tragique et burlesque
D'un retour sans passion à la mer
De tout rêve où le cœur boit l'oubli,

De tout amour douloureux miroir.

Il y eut les venimeux vertiges
Enfantés par des eaux d'ordalie,
Pleurs noirs du cœur et encre mêlés,
Breuvage qui peut être mortel.

Lorsque fut renié le sacrifice,
Il y eut, défiant ombre et lumière,
Les cascades nues des eaux violentes
Guettant l'âme au seuil de l'agonie.
Fidèle destin des mécréants !

Quelles eaux désarmées des fontaines
Auraient pu tenter de nous convaincre
De nous croire oubliés par le coq
Dans cette vallée des larmes vaines ?

Je vais mourir,
Tu le sais bien.
Prends-moi la main
Et fais-moi boire
L'eau du mystère
De l'autre vie,
Dans tes yeux sombres.

REMARQUES D'UN DESTIN OBLIGEANT

Lire en moi est difficile,
Lire en eux ne l'est pas moins !

Le ciel est un livre ouvert
Que leurs cœurs ensemble lisent,
Cette nuit leur est propice,
Ils sont seuls avec la mer.

Qu'importe que les étoiles
Ne révèlent les souffrances,
Le pardon et la pitié,
Qu'en des langues étrangères !

Pour traduire le silence
Des constellations, deux mains
Qui se serrent doucement
Se communiquent la science
Qu'en elles l'amour a mise.

Mais leurs âmes sauront-elles,
Sur le seuil de l'au-delà,
Lire en elles la promesse
De ne pas se séparer
Même si elles se perdent
Dans la nuit du pur oubli ?

BONHEUR OBSCUR PROMIS

Nos cœurs sauront oublier, ensemble,
Tout ce qu'il leur faudra oublier
Pour être toujours émerveillés
Par des ombres nues qui leur ressemblent.

ÉTRANGE APPARITION SUR L'EAU

Rêve voilé d'une enfance réelle,
Voilier prodigieux aux ailes de soie
Fendant, comme une lame de couteau
Les flots de l'avenir, mais sans sillage ?

Vieux vaisseau de légende errant, sans ombre,
Sans cri, de mer en mer, à la recherche
D'un port où s'allient l'amour et la mort
Prouvant que Dieu a pitié et pardonne,
Et sait fléchir la rigueur du Destin ?

Ai-je assez de sang pour tendre un bras nu
À ce tesson de lune immaculée
D'une immatérielle blancheur
À faire pâlir les miroirs ?

Mais n'est-ce vraiment qu'un tesson de lune ?
Si c'était la présence à bord de l'âme
D'une lumière engloutie par l'été,
Puisque l'âme est désert ouvert au ciel,
Attente sans mesure et sans retour ?

Allons, pauvre Pierrot, un peu d'audace !
Tes yeux brûlés de chagrin voient peut-être
Quelque fruit d'une promesse lointaine.

MYSTÈRE DE SEPTEMBRE

La pieuse foule silencieuse
Des fleurs de septembre se ligue
Avec le ciel tendre du jardin
Contre la résignation des cœurs.

Tu ne peux opposer au bleu
Du ciel où l'été s'éteint
Ni la trouble imprudence
De tes attentes dévastées,
Ni les larmes imaginaires
D'un Dieu qui t'aurait perdue.

Il faut bien que tu reconnaises
La douceur du soleil
Et la sagesse des fleurs.

Et moi, qui ne sais pourquoi
Mon cœur fut le souffre-douleur
De la nature si longtemps,
J'ai la gorge serrée
Par la fière charité
Des fleurs de la fin de l'été.

UN RÊVE DE NOËL

*Seulement nourrir et bercer
Une lueur d'espérance
Dans un cœur qu'une âpre enfance
D'orpheline a désespéré !*

Un homme raconte le rêve
Qu'il a cru faire au jardin
Où la neige du matin
Sent fondre au soleil sa vie brève.

Les statues confient de leurs yeux
Les larmes imaginaires
Au rêveur qui craint de plaire
Trop tard à un jardin trop vieux.

Où sont les cœurs des orphelines
D'antan que l'on pouvait voir
S'ouvrir en rêve à l'espoir
Guidé par l'Étoile divine ?

SOIR D'AUTOMNE

Silence hanté par les souvenirs
Tendres et douloureux de la rêveuse,
Ombres sans regard que les rêves creusent
Dans le jardin où naîtra l'avenir.

Quels nids secrets, quels oiseaux nostalgiques,
Par les branches bercés, se souviendront
Des attentes floues qui bientôt mourront
Loin de la paix d'un horizon unique ?

La rêveuse a fermé ses yeux cernés
Et ne voit plus qu'une barque à l'attache
Sur l'eau d'un lac bien vivant où se cache
Le passé qu'un amour a couronné.

— « Partir ! trouver enfin la paix promise
Sur la rive du lac par le passeur
Qui accepta l'offrande que mon cœur
Faisait miroiter au temps des cerises ! »

POUR ÊTRE LIBÉRÉ
DU TRISTE SILENCE D'UN JOUR DE NEIGE

Il neige encore cette année
Sur les arbres nus du Ghetto,
Et dans mon âme désolée
Tremblent des rêves sans manteau.

Venise tout entière sombre
Dans ses chagrins. L'or du passé
Ne brille plus aux doigts des ombres,
Où sont les riches fiancés ?

La solitude est sans remède,
L'hiver de la vie est sans fruit
Si le cœur oublie que Dieu plaide
La cause de l'amour enfui.

Il y eut des neiges fertiles
Naguère, et le Ghetto chanta
Que l'aveugle amour ne s'exile
Jamais d'un cœur où il pria.

Venise, en mère suppliante,
Offre à la neige son chagrin
De n'être plus qu'amère attente
D'enfants qu'enivre un ciel lointain.

Je sais que dans mon âme crie

Le temps où la neige tombait
Pour la joie d'une tendre amie
Qui dans le Ghetto m'attendait.

Qu'est devenue ma rédemptrice ?
Du ciel gris ne tombe jamais
De neige sang d'un sacrifice !
— « C'est faux ! » dit le Mal, qui se plait
À croire mon cœur son complice.
Venise, dis-moi que c'est vrai !

LA CONVERSION D'UN MÉCRÉANT

Ce qui fut lointain est devenu proche.
Dans le cœur douloureux du mécréant,
Les illusions démasquées par le temps
Ont enfanté regrets vains et reproches.

En vérité, qu'est-ce que l'au-delà,
Sombre menace et source d'espérance
Au bout d'un chemin d'amères souffrances
De l'homme qui se crut libre ici-bas
De ne pas résister à la violence
D'aveugles passions, et s'abandonna ?

Il voudrait pouvoir croire et ne pas croire
Au témoignage impur de sa mémoire.
Hélas ! il voit bien qu'il ne peut douter
D'avoir, sur le seuil de l'éternité,
À demander pardon de ses péchés.

Peut-il espérer que des rédemptrices
Prient avec lui afin que le supplice
De faire sans fin la guerre au Néant
N'existe plus dans l'au-delà béant ?
Des ombres dans un cœur patiemment tissent
Des promesses voilées qui s'accomplissent !

ÉNIGME LUNAIRE COURONNÉE

Mur de lumière fut notre rencontre,
Une énigme d'où sourd une tristesse
Nue, sans regard, et peut-être stérile.
Pourquoi faudrait-il que nos âmes l'ornent ?
Ne nous suffit-il pas qu'une ombre veille
Dans notre sang pour bercer notre attente ?

Une éternité par moments violente
S'offre par ta bouche à des rêveries
À nos destinées obscures fidèles.
Méditation aveugle qui nous lie
Jusqu'à notre retour à la poussière ?
Qu'importe ! elle est vivante et nous console.

MISÈRE D'UNE ÂME

Pourquoi rire du jardin,
À sa nature fidèle,
Mélancolique soleil ?

Comme nous, pêcheur de rêves
Dans les nuages de l'aube,
Comme nous, soleil d'automne
Qui nous voit chercher des signes
Dans l'étreinte de nos mains,
Les ombres et les statues
S'efforcent de découvrir
Les très secrètes pensées
Des échos dissimulés
Dans le murmure du vent
Désolé caressant l'âme
Des arbres roux que l'hiver
Aura bientôt dénudés.

OMBRE ENTROUVERTE

Quand nous aurons fermé les yeux
Pour regarder la mort en face,
Ensemble, la main dans la main,
Nous souviendrons-nous des étés
Qui nous ont changés en nous-mêmes ?
Je ne sais, mais je peux te dire
Ce qui nous sera arrivé
Quand nous l'aurons voulu vraiment.

Nous aurons attendu ensemble
La prévisible apothéose
Du crépuscule devenu
Nuit nue, sans lune ni étoiles,
La nuit d'un oubli sans racines,
La nuit où seul le sang d'un rêve
Peut faire mûrir un destin
Qui dans le miroir de la mort
Ne soit que l'ombre de lui-même,
La nuit qui nous proclamera
Fou et folle moins imparfaits
Que nous ne sommes aujourd'hui.

GUÉRISSEUSE DE L'ÂME

Vile séductrice est la maladie
Dont le miroir prétend que l'agonie
Est chemin menant vers une autre vie.

Des heures viendront où, las de souffrir
En n'espérant plus rien de l'avenir,
Je serai tenté de vouloir mourir.

J'aurai vu dans tes yeux s'ouvrir l'attente
Qu'offre la Madone aux âmes souffrantes
À confesser leur désespoir trop lentes.

J'avouerai humblement les maux cruels
Qui me font craindre un enfer éternel
Et prier sans ferveur le Dieu du Ciel.

Alors, tu me diras : « que puis-je faire
Pour que te soit épargné le calvaire
D'avoir un corps qui rend toute heure amère ? »

Un rêve à deux franchira le désert,
Et il y aura peut-être un éclair
De vrai oubli dans la nuit de la chair.

BERCEUSE NUE

Dors, sœur des saules de l'exil,
Dors, n'abandonne pas
Tes souvenirs d'ici-bas.
Mon âme n'a plus que tes ombres
À bercer dans les impasses
Où l'une après l'autre se tarissent
Les sources appauvries de l'au-delà.

Vois dans ton rêve que les yeux
De ton cœur ne t'ont pas trompée,
Et que la pâleur de l'aube est réelle.
Sauve, sauve donc
L'âme qui fut peut-être aveugle
Mais depuis si longtemps voit
Tomber lentement dans l'eau grise
Un nuage de suie tourbillonnante
Et la pierre attachée par un lien unique
Au cou de l'énigme lointaine
Qui n'a pas su nous reconnaître.

EN EXPLORANT LES CONFINS DU POSSIBLE

Le prisonnier souffrant et Véronique,
Eurydice et Orphée, ensemble pris
Dans le nœud d'un amour sombre infini,
Poète, tu vivras d'un rêve unique.

Tu ne seras jamais abandonné
Seul sur ta croix par l'âme de la morte,
Car Dieu ne permet pas qu'un deuil apporte
Le désespoir à qui la sait aimer.

C'est vrai que du Ventre au four crématoire
Le chemin, sombre ou clair, n'est pas bien long,
Mais le poème et la prière font
Un immense détour dans la Mémoire.

Aveugle au monde étranger à ton cœur,
Tu supporteras toutes les souffrances,
Tu seras *heureux comme Dieu en France*,
Tu construiras, poète, ton bonheur.

LE MARIAGE DE SOLEDAD

Voilà qu'assise au bord du vieux chemin
Elle embellit de neuves rêveries
L'heure qui passe, une heure de sa vie
Marquée du sceau d'un mystérieux demain.

Elle a tant de fois promis à son âme
De n'avoir plus rien à se reprocher !
Elle donnera ce que peut donner
Pour être aimé le regard d'une femme.

Elle empruntera, s'il le faut, au ciel
Les sept douleurs dont les mares se parent,
Les plaies du soleil, de sang peu avare,
La lumière nue des pleurs maternels.

C'est elle qui fera au voyageur
Qui viendra de loin, le cœur plein de fleurs,
Don de l'eau que Dieu change en vin de noces,
Comme la bonne fée change en carrosse
La citrouille et fait du gros rat fripon
Un cocher, pour le bal de Cendrillon.

L'ombre de l'avenir, devenue tendre
Promettra que son cœur, s'il sait attendre,
Annoncera, fier, la bonne nouvelle
De noces enfin devenues réelles.

UNE NUIT, À PARIS

Tombée la nuit, closes les grilles,
Le vieux jardin verra sourire
Bien des étoiles magnanimes
Dans son ciel hostile aux nuages
Qu'aucun arbre n'appelle frères,
Dont ne rêve aucune statue,
De même qu'aux nuages mornes
Qui ne s'en vont pas vers des rives
De silence et de volupté !

Le bassin aura le regard
D'un lac d'amère nostalgie
De traîtresses promesses nues
Séductrices comme l'oubli
Profond de toutes les souffrances.

Viendront de mystérieux rayons
D'une lune pâle et lointaine
S'offrir aux carpes parisiennes.

L'eau ne sera plus que mémoire
De pluies lubriques et savantes.

Toute démesure cachée,
Quelles ténébreuses jouissances
Dans les cœurs des fleurs endormies !

VIEILLE BONNE NOUVELLE

Quels souvenirs de notre amère attente
Aurons-nous conservés dans l'au-delà ?
Serons-nous bercés par l'humble espérance
D'avoir prié assez sincèrement ?
Aurons-nous peur d'avoir montré à Dieu
Des masques sans vie, non des âmes nues ?

Que partager, pour conjurer
Le vertige d'imaginer
Béant devant nous le néant ?
Que faire d'autre que chercher,
Ensemble, dans nos âmes nues
Les voies de Dieu où sont reniées
Les séparations éternelles ?

C'est pour toi, pour nous, que je crie :
« C'est folie, folie seulement,
Que de penser qu'il existe vraiment
Autre chose que nous, Dieu, et la vie ! »

UN HOMME NOUVEAU

Nous aurons peu de temps pour préparer
Les derniers regards en hâte échangés
Avant de partir pour l'éternité
Des nostalgies aux masques sans pitié.

La mort, venue commander son trousseau
Dans notre pays, se promène au bras
De l'été content de sa favorite.

La mort est fidèle et le bleu du ciel
Offre à son manteau toutes les nuances
De la couleur familière des deuils.

Voici que vers l'aube où rit le silence,
Plus prompt que la mort, dont l'été est fier,
À défier le serment de l'infini,
Le sang d'un rêve court, bravant la nuit.

Voici que s'enfuit vers le crépuscule
Le sang d'un autre rêve, indifférent
Au murmure impatient de la raison
Que la cruauté des ciels de juillet
Indigne et porte à s'allier aux soleils
Qui vont chercher la vie à l'occident.

Voici qu'un homme attache au cou d'un deuil

Une lourde pierre, avec une corde,
Et jette le deuil condamné au sang
D'un rêve violent où se noient les ombres.

Cet homme garde en lui la nuit subtile
Qui fermera les yeux sur son chagrin
Lorsqu'il croira venu le temps d'ouvrir
Son âme au bel oubli sans horizon
D'une souffrance où tout amour se noie.

Qui est cet homme sans peur ? est-ce moi ?
Adoucissez le feu noir de mes lèvres,
Pardon et pitié de Dieu et des mères !

ÉTERNEL BRUISSEMENT DE FORÊT MYSTIQUE

Seuil obscur d'une autre vie,
La forêt doucement murmure
Aux voyageurs qui la traversent
Ses paroles de confidente.

Arrêtez-vous, tendez l'oreille,
Une souffrance est révélée.

« N'entendez-vous pas, pèlerins
Du pardon et de la pitié,
Une âme pleurer dans ma nuit
Malgré les promesses de Dieu ?
Une âme trahie par son ombre
Jetée par la lune moqueuse
Sur l'eau de l'étang de l'oubli,
Une âme ivre de nostalgie
Et sourde aux reproches des heures
Qui s'éteignent sur l'horizon ? »

EN GUETTANT L'AVÈNEMENT DES TROIS PREMIÈRES ÉTOILES

Il me semble voir monter
Du gouffre de l'avenir
La vieille apparition énigmatique
Tant de fois engendrée et reprise
Par un désert protéiforme
À la voix mystérieuse.

Mais ce n'est pas elle !
Est-ce une constellation nouvelle
Allaitant des signes scintillants ?
Le lancinant miroitement imaginaire
D'une nostalgie sans horizon
De ces ombres ironiques
Qui naissent de reniements reniés ?
Le murmure confus d'un rêve sans racines
Qui pourtant ressemble aux saules
Attentifs au bord du fleuve de l'exil ?

Serait-il sage de croire
Les yeux d'un mécréant si longtemps leurré
Par ses désirs démesurés
De crépuscules infiniment
Apaisants ?
Il faut prier encore un peu.

LETTRE À L'ABANDONNÉE

Tu avais sur ta bouche, au crépuscule,
Les marques d'un adieu défiant la nuit.
Hélas ! nous étions esclaves crédules
Du hasard sans loi et du temps qui fuit !

Tu avais en toi le cri d'un mystère
Que sans le vouloir nous avons bravé,
Un cri qui devait mourir sur la terre
Et s'élever vers un Dieu de pitié.

Une ombre en feu ravageant ma mémoire
A fait pâlir l'étoile du pardon
Et mes yeux vieillissent ont du mal à croire
Qu'elle franchit encore l'horizon.

Auras-tu le bonheur d'un face-à-face
Avec un buisson où tous les regrets
Qu'un cœur affligé lui avoue s'effacent,
Un rêve neuf nourri d'un amour vrai ?

Je t'écris d'une main un peu tremblante.
Peut-être es-tu déjà dans l'au-delà
Où le souvenir de rêves qui mentent
Est sans doute aussi douloureux qu'ici-bas.

Qu'as-tu trouvé dans ce monde sans carte

Que tu voulais avec moi explorer,
Monde d'où les oiseaux migrateurs partent
Mais où sans faute ils reviennent nicher ?

Qu'ai-je fait de la vie que renouvelle
Un rêve de foi et de charité ?
Un sombre désert d'où mon cœur t'appelle,
Un désert où souffle un noir vent d'été !

Je vais bientôt mourir ; ces confidences
Ne toucheront, je le crains bien, que Dieu.
Mais ne pas tenter de vaincre le silence
Où tu es cachée, mon cœur ne le peut !

RÉPONSE ATTENDUE DE LA RAISON

Quand nous aurons partagé vraiment
La tristesse infinie du soleil,
Nous aurons trouvé dans ce partage
La Consolation des âmes nues.

Quand nous aurons vu dans une mer ancienne
Se refléter un ciel d'oubli douloureux,
Nous saurons que l'âme est ouverte au défi
De la charité même au bord de l'abîme,
Même tout près de s'abandonner au deuil,
Même quand s'entrouvre un cri de perdition.

Quand nous aurons entendu le rire
D'un horizon se faire sanglot,
Nous n'aurons plus besoin de crier
Pour réveiller Dieu dans notre sang.

À L'ÉTOILE REVÊTUE D'OMBRE

N'est-ce pas ton sang imprégnant l'éponge
Qui calme les plaies de l'amour blessé ?
N'est-ce pas pour toi que les pontonniers
Du Destin ont construit le pont de songes
Qui, unissant les rives d'un mensonge,
Dit à l'amour : « survis à ton passé ! »

N'est-ce pas à toi que j'ai su promettre,
Pour délivrer mon âme de paria,
Larmes et sang d'un rêve encore à naître
Dans un désert où jamais ne cria
Une voix que le ciel pût reconnaître ?

N'est-ce pas toi que j'ai vue devenir
Étoile absente en cherchant sur tes lèvres
Des révélations nourries par ma fièvre
Sur ce que sera l'heure de mourir,
Seuil du Néant, ou seuil d'une souffrance
Sans oubli, sans Dieu, éternel silence ?

UN HOMME TRANSFORMÉ

Peut-il mépriser la mort, qui efface
Sur l'horizon les promesses de Dieu,
La mort aux yeux gris dont le rire glace
Même les esprits les plus audacieux ?

Il ne sait pas si l'amère folie
Qui l'égara est fille de son sang.
Arrivé sur le seuil de l'autre vie,
Qu'aura-t-il découvert dans ses tourments ?

« Souffrir, faire souffrir, malgré les blâmes
Patiemment répétés de la raison,
Quelle destinée ! » s'exclame son âme
Avide de pitié et de pardon.

Il change en serments féconds les reproches
Qui depuis si longtemps brûlent son cœur.
Dans le désert, sa voix, de Dieu plus proche,
Révèle des chemins réparateurs.

II

*There was a man whom Sorrow named his friend,
And he, of his high comrade Sorrow dreaming,
Went walking with slow steps along the gleaming
And humming sands, where windy surges wend:
And he called loudly to the stars to bend
From their pale thrones and comfort him, but they
Among themselves laugh on and sing away.
And then the man whom Sorrow named his friend
Cried out: «Dim sea, hear my most piteous story ! »*

...

WILLIAM BUTLER YEATS
The Sad Shepherd

MYSTÈRE DE LA NATURE D'UNE MÉLANCOLIE

Mélancolie, dont le regard sourit
Dans mon cœur de paria las, mal soumis,
Que seras-tu devenue quand la mort
Me montrera dans son miroir sans bords
Ma mère berçant le cœur de l'enfant
Qui l'a perdue il y a si longtemps ?

Mélancolie sourde aux longues prières
De Dieu en même temps enfant et mère,
Que seras-tu devenue quand mon âme
Montera vers le ciel comme les flammes
De ce feu dévorant que la mémoire
De mon cœur entretient dans sa nuit noire ?

Comment pourras-tu, quand la mort viendra
Sans dire un mot me prendre dans ses bras,
Mélancolie, ne pas avoir été
De mon cœur sombre aussi la rédemptrice,
Puisque Dieu prie pour que sa charité
L'emporte en lui, toujours, sur sa justice ?

L'HEURE DE LA VÉRITÉ, MALGRÉ TOUT

Midi ! La vie dans un rêve perdue !
Le cœur ne voit plus qu'apparences nues
Dans le jardin : la ronde des statues
Sans mouvement, de leurs rêves vêtues,
Les chaises de fer, la lumière crue.

Le soleil de midi s'est emparé
Des rêves chétifs d'une poupée blonde
Abandonnée, tandis que vagabondent,
Sur l'eau du bassin, les petits voiliers.

Quelles ombres pourraient avec ces rêves
Danser la ronde amère de l'oubli
Dans le vieux jardin des deuils infinis,
Sans attendre la nuit, hélas ! bien brève,
Qui aux hiboux et aux chouettes sourit
Même quand le bal de la faim s'achève ?

Du cœur en feu d'une petite fille
Qui danse une ronde avec ses aînées,
Une poupée qui se sent seule au monde
Crie : « tu es ma mère et je suis ta fille,
Pourquoi, pourquoi m'as-tu abandonnée ?
Il faut, il faut que ton cœur me réponde,
M'as-tu vraiment, vraiment abandonnée ? »

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

Sur la scène nue, lentement,
Le rideau aveugle se lève.
L'attente fut un long tourment
Mais paraît avoir été brève
Maintenant qu'a paru Guignol.
Il hoche la tête, il est seul.
Il voudrait parler face à face
Avec Dieu, — mais rien : le silence !
Une indicible angoisse feint
De s'éloigner, — on bat des mains.
En vain des voix du désert dardent
Leurs cris de plomb, la mort s'attarde
Au sein du soleil de l'été.
Guignol n'a plus qu'à s'en aller.

VIVE L'ANARCHIE !

Dans la forêt où les rêves se perdent
Mon âme lasse et inquiète contemple
La pauvre joie ambiguë des clairières.

Le temps est venu de l'ultime attente,
Le temps de broder sur le drapeau noir
Des hôpitaux le signe de la vie
Afin qu'il n'y ait plus d'enfants soumis
À la mort qui vient emporter leurs mères !

Les souffles caressants d'un au-delà
Paisible et clair émeuvent les arbres
Où les nids du passé sont restés vides.
Mon âme essaie de se voir attendue
Par les lèvres tendues nues d'une morte.

As-tu vraiment besoin, âme rebelle,
De clairs de lune et de profonds miroirs
Pour voir souvent devant toi se dresser
Les spectres muets de tes souvenirs ?

Les ombres des regrets sont trop puissantes
Pour que la nuit du cœur lutte avec elles
Bien longtemps ! Je vois l'éclair du « trop tard ! »
Fatal fendre le ciel de la forêt.

RÉALISME, DE LOIN COMME DE PRÈS

De qui réclames-tu justice,
Pauvre femme au cœur déchiré ?
Il faut bien que la vie finisse,
Puisque par le Serpent leurrés,
Dans le jardin clos des délices,
Toi et Adam avez péché.

C'est au commencement des temps
Que fut jeté le dé unique
Sur la table du Jugement.
Le vieux juge a fermé boutique.
Gémir, prier, te révolter ?
Vaineté, poursuite du vent !
Laisse donc rire le Néant !

DOULOUREUSE CONSCIENCE D'ÊTRE

Le soleil couchant s'est ouvert
À sa nouvelle vie de nuit,
Très simplement bercé,
Seulement bercé,
Par un voluptueux silence.

Sur la scène imaginaire
Où se joue le rêve brisé
D'une morte,
Un personnage aux yeux de feu
Crie son nom,
Son nom.

L'Ange des Pâles Rencontres,
Caché sous l'horizon, murmure :
« Triche si tu veux, mécréant,
Jusqu'à la fin de l'été,
Tu perdras quand même. »

La mer, qui sera bientôt
Enceinte d'un nouveau soleil,
Dit par son sourire énigmatique :
« Toutes les questions sont douloureuses. »

Nous, nous regardons
La mer et le soleil couchant,

Et nous nous taisons,
Comme tant d'âmes séparées
Par un commun triste secret ;
Nous vivons et nous savons,
Nous savons,
Que vivre c'est mourir.

DES SECRETS MAL GARDÉS

Source de fiel dissimulée
Dans la nuit d'une attente morne,
Mon âme comprend ta pensée :
« Quel rêve a pu mettre une borne
Au deuil de la lune esseulée ? »

Il pleut, ma bergère, amusée,
Pour savoir si elle est aimée,
Dira, par son cœur conseillée :
« Escargots, montrez-moi vos cornes. »

CONFIDENCES POUR TOUS LES TEMPS

Qu'il pleuve à torrent ou que le ciel soit clair,
Le parapluie noir ouvert
Au-dessus de ma vie aride
N'empêche pas mon cœur amer
De voir que le ciel est avide
De spectacles où la souffrance
Se déchaîne dès l'enfance
Des préférés
De la mort aux seins desséchés.

Le sexe béant
De la mort révèle ses dents
Tachées du sang noir de rêves
Torturants qui ne s'achèvent
— S'ils s'achèvent — que sur le seuil
D'un deuil
Où Dieu lutte avec le néant.

Les secrets de mon âme fondent
Dans le creuset de nuit profonde
Allant au feu
Des poèmes douloureux.
Que dire de plus, Yorick, mon frère,
Aux os que ronge la terre
De ce cimetière ?

D'UNE VEILLÉE SANS MIROIR

Le feu de ma folie murmure
Les paroles d'une chanson
Qui se veut berceuse ! — À quoi bon
Tenter d'endormir ma raison ?
Je sais que l'agonie est dure
Même au poète que défendent
Ses lunes aux calmants rayons,
Même au mécréant qui demande
Humblement à Dieu son pardon
Dans une sincère oraison,
Même à deux amants qui descendent
Ensemble au silence où l'oubli
De la souffrance est infini.

POÈTE DÉÇU

Pauvre victime de toi-même
Qu'aucune femme au monde n'aime,

Rimailleur qui tache tes doigts
D'une encre de mauvaise foi,

Vieux disciple d'échos pervers
Que tu prends pour voix du désert,

Mauvais larron qui sur ta croix
Crieras au Néant : « sauve-moi »,

Sceptique rêveur qui t'étonnes
De voir dans le ciel de l'automne
Le manteau bleu de la Madone,

Pauvre voyageur solitaire
Suivant toujours les mêmes routes,
Nuit et jour, par toute la terre,
Malgré les remords et les doutes,

À quoi bon rêver, sous ton ciel
De pèlerinage éternel,
Du destin de Jaufré Rudel ?

PRÉSENCE D'UNE OMBRE MYSTIQUE

Les ombres de l'avenir
Boivent le sang des étés.
Mon cœur ne peut plus chanter,
Il ne peut plus que gémir.

La mort au passé me lie.
On dit qu'il est des prières
De feu qui pourtant libèrent
Les cœurs de leur agonie.

Qu'est-ce que la vérité
Si un orphelin ne peut
Comprendre les voies de Dieu,
Même sans cesse humilié ?

Une ombre vit dans les flammes
Abandonnées à des rêves
Où mes nostalgies s'élèvent
En cherchant Dieu dans mon âme.

Des ombres filles de deuils
Et nourries du sang des nuits
Nous font signe sur les seuils
Du Ghetto, et le temps fuit.

Dans la terre des tristesses

Règnent l'absence et l'oubli.
C'est dans mon cœur que se dresse,
C'est dans mon cœur que survit,
En dépit de ma détresse,
L'ombre nue de la Promesse
D'un amour par Dieu nourri
Et d'un partage infini.

ÉCHOS IMPARFAITS

Puisque tu es morte une seule fois,
Puisque j'ai peur de l'agonie,
De l'hôpital,
Des ciels sans étoiles,
Puisque le vent de ma vie
Ne m'a conduit, de deuil en deuil,
Avec aucune des feuilles
Tombées des arbres du jardin,
Certainement vers toi,
Dans mes rêves sans loi,
Puisque je suis fou et que rien
Ne me console
De ne pouvoir qu'imaginer
Les étranges paroles consolantes
D'une chanson jamais finie,
En écoutant les mandolines
Des anges musiciens,
...

SUR UNE RIVE BASSE

Est-ce vraiment une glace fidèle,
Cette immense étendue de rêveries
Où vogue sans fin une âme rebelle
Vers des horizons nus qui la défient ?

Je m'y cherche et je vois flotter des brumes
Où semblent par moments naître et mourir
Des avertissements pleins d'amertume
Des plaintes étouffées de l'avenir.

L'aveugle avenir ! Mais si la Veilleuse
Venait demain, de l'au-delà, promettre
Aux cœurs inquiets une paix mystérieuse,
Mon cœur serait-il rassuré ? Peut-être !

L'aride nuit rôde dans ma poitrine ;
Son haleine, ses crocs, ses griffes minent
L'obstination de mon âme à chercher
Dieu dans mon sang où il se tient caché.

Kabbaliste imprudent, sans rédemptrice
À tes côtés, où t'aventures-tu ?
Le temps des douleurs qui aidaient n'est plus,
La mort sans masque est une piètre actrice.
Tu resteras seul quand se sera tu
Dans ton sang impur l'Astre de l'Abysse.

MYSTÈRE DE LA DAME PERDUE

Qui seras-tu lorsque finira mon attente ?
De quel signe certain peux-tu marquer
La porte close où je devrai frapper
Pour recevoir enfin l'aumône de l'Absente ?

Le t'attendrai sur le seuil de la mort,
Mais que pourras-tu me donner de plus que l'ombre
De l'oubli, si tu me dis que mes rêves sombrent
Dans un fleuve nourri par des remords ?

PEUT-ÊTRE UN DERNIER AVEU FEUTRÉ

Je sais, je sens, je vois qu'est proche
L'heure des ultimes reproches.
Tu me fermeras les yeux.
Peut-être aurai-je oublié Dieu,
Sous l'action des médicaments
Qu'on aura prescrits charitablement
Pour amoindrir la souffrance
Qui m'aura fait désirer la mort
De mon misérable corps,
Y voyant un effet de la clémence
De ce Dieu qui était venu
Dans tes yeux consoler mon cœur nu,
Et que j'au déçu.

Déçu ? en vérité trahi,
Car je n'ai pas su
Faire s'établir dans nos cœurs
L'oubli, le charitable oubli,
De l'avenir et des malheurs.

LA VALLÉE DU SOURIRE ET DES LARMES

Quel cœur ne se voudrait à la fois sage
Et libre de renier un deuil trop lourd ?
Les quatre saisons, sorcières sans âge,
Tirent au sort nos vies et nos amours
Sous le regard amusé des nuages,
Et le temps, leur père, est aveugle et sourd.

Tout change, et rien ne change, en apparence,
De toute éternité, dans l'univers.
Mêlés dans l'écho, vacarme et silence
Nous semblent les reflets d'un jeu pervers.
Viennent de la chair désir et souffrance,
L'art d'oublier n'est qu'un tissu d'éclairs.

Le rêve bleu du cœur de la vallée
Pourrait-il être pris par le miroir
Où les rayons de la lune voilée
Édifient des nids pour des oiseaux noirs
Aussi méfiants que la neige exilée
D'un ciel de nostalgie et d'âpre espoir ?

Au bord des chemins gémissent des flammes
Qui se souviennent mal du temps passé,
Du temps que les serments ardents des âmes
En souriant avenir n'ont pu changer.
Regrets et remords nourris par des blâmes

Des rêves mourants ? Ah ! vains coups de dés !

Qui l'emportera, Dieu ou l'Adversaire,
Dans le sombre jeu du cirque où le temps,
Sans nul souci de plaire ou de déplaire
Aux pauvres humains, voit de ses yeux blancs
La vanité du sang et des prières
D'un monde qui va peut-être au néant ?

CLIN D'ŒIL INUTILE

Passent, passent les années,
Mes rêveries impatientes
Scrutent l'avenir, penchées
Sur la Seine qui passe, indifférente.
Midi. Toujours le même soleil noir
Dans l'âme qui ne peut savoir
Quel visage ou quel masque aura le soir.

Blanc comme un drap qui promet un deuil,
Un nuage sans ombre attend sur le seuil
De l'inconnu ; c'est sa dernière attente,
Plaie depuis toujours béante,
Nue,
Comme la mort que promet la ciguë
Au désespéré qui croit sage
De lui faire bon visage.

CRUEL SOUVENIR À DEUX

Sous l'arche unique du pont passent
En silence des mouettes lasses
Comme nos cœurs, las de rêver
Loin d'un amour vrai partagé ;
Glissent leurs ombres sur l'eau grise
Du Grand Canal, cœur de Venise.

Nous sommes seuls, s'enfuit le temps.
Des ombres prient dans notre sang ;
Rien, hélas ! ne les désaltère
Vaines sont toutes leurs prières.

Dans le Ghetto, une fontaine
Que nous savons proche et lointaine,
Pleure avec nos cœurs mécréants.
Quel miroir morne est le ciel blanc !

COURT DISCOURS À LA FLEUR DU SOUVENIR

Si, par hasard, la cueilleuse esseulée
Te prend pour confident de sa détresse,
Dis-lui, coquelicot des solitaires,
Qu'un orphelin qui rêve d'un partage
Éternel la cherche en priant dès l'aube,
Toutes les fleurs de révéler sa peine ;

Dis-lui que si l'enfance et la jeunesse
Sont cruelles, bien plus l'est la vieillesse
À qui ne peut puiser un peu d'oubli
Dans un rêve à deux par la chair permis ;
Dis-lui que la couleur de ta corolle
Est celle de l'amour vrai qui console
Les cœurs que les années ont éprouvés
Dans un désert morne, amer, sans pitié.

Fleur que je vois penchée sur un abîme
Où un vent au regard noir tourbillonne
Avec les cris d'horreur de ma mémoire,
Réponds sincèrement à la cueilleuse,
Et dis-lui que le cœur d'un vieux poète
Seul peut la comprendre et changer sa vie ;

Dis-lui que l'eau du verre qui l'attend
Sur sa table de nuit deviendra sang
D'un rêve nouant hiver et printemps,

Si elle cherche avec persévérance
Non le décevant trèfle à quatre feuilles
Ou la marguerite effeuillée pour rire,
Dans la campagne et les jardins des villes,
Mais le vieux poète à l'âme souffrante
Qui cherche Dieu et le reconnaîtra
Dans le miroir du rêve de ton cœur.

ÉPIPHANIE DE DEUIL

À la fenêtre aveuglée par le givre,
Malgré le silence ouvert sur la nuit,
Veille encore une ombre acharnée à vivre
En attendant un avenir enfui,
En attendant un rêve qui délivre
Une étoile nue qui jamais n'a lui.

Dehors, des souvenirs de vieilles neiges
Semblent s'approcher puis se perdre au loin.
Des souvenirs que les ans défigurent,
Que restera-t-il de vivant, demain ?
Dans les vieux yeux s'éteignent les lumières
Des arbres de Noël trop décevants.

Y aura-t-il, révélée par l'aurore,
Une neige venue consoler Dieu
D'avoir fait un monde aussi misérable,
Vite flétri par l'hiver de l'amour ?
À quoi bon s'indigner si dans la chambre
La chaîne rompue par l'ombre est sans voix ?

ÉPITAPHE D'UN MÉCRÉANT « BON VIVANT »

Son destin est d'expier son ignorance
De la vraie vie — amour vrai et souffrance —
Trop tard dans son cœur de sophiste a lui
La vérité révélée par la nuit !

Quelle aube peut mentir à la rosée
Et lui cacher sans être démasquée
La transparence irisée de son sort :
Dans les bras du soleil l'attend la mort.

CHEMIN DE PAUVRETÉ

C'est un homme, quand même un homme,
Ce solitaire aux mains nouées
Et aux lèvres pâlies par les remords,
Marchant à pas lent sur le bord
D'un fleuve imaginaire.

Moins audacieux que de coutume,
Le vent, pourtant sans principes,
Inquiète les herbes nues.
Un silence de folie
Danse avec l'armoise, abandonnée,
S'il se dérobe,
Aux trahisons de la steppe.

Ô silence plus profond
Et plus miséricordieux
Que le regard de la raison !

Quelle prière percerait
La voûte proche et lointaine
Contre laquelle se heurtent
Une à une les heures ?
Quelle attente l'abolirait ?

UN DÉFI AU BON SENS

Le train va partir,
À bord, celle qui s'en va
Pour ne plus revenir.
Si Dieu dans son ciel voit ça,
Et peut et veut intervenir,
Que n'intervient-il pas ?

COULEUR DE LA PEINE

De quelle rive interroger
Les nuits rivales de mes peurs,
De quels horizons croire voir
Sourdre nues des réponses libres ?

Ô cœurs lointains, sombres mystères,
Océans d'où les albatros
Viennent témoigner sans mourir !

Ô cœur immense labyrinthe,
Quel long silence me sépare
Des victimes de ta violence !

Ne sais-je pas, pourtant,
Qu'une mémoire aux lèvres nues,
Comme au Commencement plane
Au-dessus des yeux de la Mort ?

Qu'est-ce que le destin,
Et qu'est-ce que son ombre ?

À quoi bon discuter
Des goûts et des couleurs ?

Quel mythe est plus amer
Que la réalité ?

Qui sait si ayant perdu
Enfin toute sa mémoire,
Sisyphé seul sur la montagne
Ne serait pas heureux de vivre
Même en poussant son rocher
Éternellement ?

EN BON CHEMIN

À l'insu des autres invités
Au banquet du Destin sans pitié,
Leurs regards se sont croisés.
Aiguillonnés par la mort,
Dans un simple éclair de silence
Ils se sont révélés les souffrances
De leurs âmes et de leurs corps, —
Et leur désir de les oublier
Dans un rêve partagé.

Ils n'ont ni l'un ni l'autre appris
Des nuits humiliées
La vanité des larmes et des cris
Des ombres séparées
Par le sang de l'amour versé ici-bas,
Et que l'au-delà ne réunira pas.

Qu'importe ! Ils se sont prouvé,
D'un seul éclair de pitié,
Qu'ils se sont vraiment trouvés.

UN COMPROMIS, EN ATTENDANT

Ma vie n'est peut-être qu'un rêve
De pauvre mécréant souffrant,
Qui un jour ou l'autre s'achève
Et disparaît dans le néant.

J'envie le mystique qui voit
Du fond de son absurde foi
Dieu démentir les apparences.
La raison dit que c'est raison
D'espérer garder l'espérance
Et d'attendre une rédemption,
Même sans voir une autre vie
À l'horizon de l'agonie.

PORTRAIT DE POLICHINELLE PAR LUI-MÊME

Ma bien triste imagination
N'est nullement assez féconde
Pour faire de moi un parfait démon.
En ce bas monde,
Il reste au mécréant qui a presque tout perdu
Une vacillante vertu :
L'espérance
Qu'avant le définitif silence
De sa vie, sa mystérieuse rédemptrice,
D'une manière ou d'une autre attendrisse
Assez le Créateur
Pour qu'il pardonne à un cœur
Sa perverse persévérance
À séduire la souffrance
En prétendant la fuir
Jusqu'au seuil qu'on ne peut franchir
Sans mourir.

2 ET 2 FONT 4

Dire que tout le passé grimace
Dans la nuit, c'est peu dire : il menace.
J'ai peur de lui, et j'ai même peur
De son ombre glacée sur mon cœur.
Ne peut-il pas me laisser mourir
Sans me faire en damné souffrir ?
Ah ! pourquoi mon âme criminelle
Ne serait-elle pas pardonnée ?
Le Dieu de pitié l'a-t-il vouée
Aux remords dans la nuit éternelle ?
Pourquoi a-t-il laissé mon passé
N'être que fruit d'un cœur insensé ?

L'AVENIR D'UN PARIA

Jamais je n'entendis parler,
Dans mon enfance de paria,
De l'ombre amère du bœuf gras
Trainée sans cris sur le pavé.

Mardi gras ! Dans les rues, la foule
Populaire regardait fuir
La cérémonie de mourir,
Et le bercement de sa houle.

Quel menteur ! De mes propres yeux
J'ai vu la foule et la victime !
Mon cœur est-il déjà trop vieux
Pour expier sa part de ce crime ?

Peut-être que non, mais banal
Est le rêve de rédemption
D'une Traviata, et mon mal
Est une bien longue passion !

Orphée, dans les yeux de sa lyre,
Ne voit que regrets et reproches ;
Dans mon sang murmure une cloche
Qui ne peut ni pleurer ni rire.

À mardi gras règne la fable,

Le paria traîne son cœur lourd ;
Derrière lui l'ombre du diable
Mime sans fin son âpre amour.
Les ans ne sont pas charitables,
À quoi bon rêver d'autres jours !
Paria, qu'il fasse nuit ou jour,
Il restera, partout, toujours,
Pauvre petit vieux lamentable !

FIN DE DIALOGUE

Le fantôme d'une fleur
Veille dans la glace nue ;
C'est Ophélie apparue
Dans l'eau d'un rêve moqueur
Du seul homme qui l'aie crue
Capable d'ouvrir son cœur.
Yorick, le désespoir tue
Plus sûrement que les pleurs !

CHANSON OFFERTE AVEC QUELQUES EDELWEISS

Mon démon veut que je décrive,
Avant que l'aube nous prive
Des promesses de nos rêves,
Les regrets que l'on dit vains
D'un passé toujours vivant.
N'est-ce que poursuite du vent ?
Ton corps fut source d'eau vive
Dans le désert décevant
Où mon âme poursuivait
L'ombre du seul Dieu vivant.

Mais cette chanson est rétive,
De mon secret elle ne veut
Rien révéler ! Elle s'en va
Toute seule errer sur les rives
Silencieuses de l'autre vie.
Tant pis ! Après tout, les cent vingt
Années de vie ici-bas sont brèves !

PÈLERIN LAS

Incorruptible chemin d'un autre âge !
Des flaques d'eau s'envolent
Les amères promesses
Des rêves des mécréants
Sans un signe d'adieu.

Le rêveur marche
Et marche, il découvre
Les nids de solitude épars
Sur les branches du crépuscule,
Reflétées dans des flaques de sang.

Avouera-t-il que son cœur a peur
De la lumière de l'automne
Qui va mourir,
Comme le veut la Nature
Et renaître plus proche
Au bout du chemin ?

Il sait qu'il ne peut qu'implorer
Humblement de son cœur
Au terrifiant passé
Pitié, oubli,
Car tout saigne,
Tout, le soleil, le ciel, la mer.

Il ne sait pas
Si sur son chemin tortueux
Vers la mer il rencontrera
Une mouette au regard d'au-delà
Que son cœur qui saigne
Consolera un peu.

Il marche, il marche,
Une sarabande d'ombres nues
Défie la vie dans sa poitrine.

Il sait qu'une nuit vient
Où d'autres hommes célébreront
Ce qu'ils appelleront sans honte
La joie de vivre.
À quoi bon !

HEURE PENCHÉE SUR SON OMBRE

Des fleurs jetées une à une au silence
Des nuits d'angoisse où tout rêve s'éteint,
Il ne reste plus que les roses pâles
D'une berceuse effeuillée lentement
Quand s'étiolle une attente, au crépuscule.

Il y eut autrefois le souvenir
De lunes blessées dans les branches sombres
Des marronniers las de l'hypocrisie
D'hivers d'où la neige était absente.
Y eut-il aussi une nostalgie
Créatrice tendue vers un printemps
De claire rédemption ? Dieu seul le sait !

Les grilles du jardin, fermées, sourient.
Le Psalmiste est vivant. Le soir descend
Sur un monde vieux que son cœur comprend
Malgré son ciel envahi de tristesse.

FABLE SANS SECRET

Au plus haut d'une nuit profonde
En promesses fardées féconde,
Une étoile nue s'est ouverte
Aux silences les plus tragiques
Des neiges victimes offertes
À la terre du Dieu unique.

« De quoi est-ce là un présage ? »
Se demandent partout les sages
Qui, pleins de crainte et d'espérance,
Scrutent sans fin les apparences.

La plus longue nuit d'une année
N'est pas toujours la moins aimée.

SOURCE D'OUBLI

De retour est la dureté
Des aveugles ciels des étés
Du monde cru, hélas ! unique
D'une enfance mélancolique.

Ont passé tant d'années cruelles
D'espérance stérile, et rien
N'annonce la moindre nouvelle,
À mon cœur, du monde qui vient !

Dans quelle amère solitude
Faut-il que les cœurs se dénudent
Pour que les percent les rayons
De la pitié et du pardon
De Dieu, soleil et mère tendre
Qu'ils n'ont su ni voir ni entendre ?

Riez tout votre soûl, moqueurs,
Des malheureux humains qui pensent
Qu'une preuve de l'existence
De l'enfer est cette souffrance
Qui s'empare des mauvais cœurs
Lorsque vers eux la mort s'avance.

Lâches cœurs, de la nuit épris,
La démesure de vos cris

N'aura pas raison de l'oubli
De la mort, par l'amour promis !

Loin du baiser de l'agonie
Sont les lèvres de l'autre vie !
À qui la faute si l'obole
Est refusée par le passeur,
Et de la mort les herbes folles
Dansent dans le vent de la peur ?

EN BONNE COMPAGNIE ? EN MAUVAISE COMPAGNIE ?

Sur la rive nue d'un fleuve de flammes
Une âme sans doute accablée du poids
D'une attente voilée, peut-être infirme,
Parait prier, méditer, ou rêver.
Silence lourd, douloureux, est son ombre !
Dans les flammes se montre, à peine ouvert,
Un long temps d'exil ou de renoncement.

Nuage rouge vertige
Engendré par des remords
Que le cœur ne peut renier,
Brume pesante et opaque
Où des chemins au hasard
Séparent et réunissent,
Marais sans miséricorde
Miroirs des nuits venimeuses
Pleines d'étoiles de plomb !

Des flammes du fleuve est né ce filet
De sang qui cherche Dieu dans la souffrance,
Ce torrent de cris humbles et amers
Où Dieu peut contempler sa solitude.

Prodige ? Non ! La Promesse attendue :
Flammes noires changées en flammes blanches
De consolation ardemment mûrie

Par la face cachée d'un cœur malade
Quand vit en lui une source réelle
De rayonnement de réparation.

Ah ! Vérité peut-être bien cruelle
Qui dans l'agonie se marie au doute,
Dis-moi ce que doit faire un mécréant :
Nourrir sa nostalgie d'un Dieu unique
Vainqueur du Mal avant la fin des temps,
Ou se résigner à souffrir toujours
Et aller sans regret vers le Néant ?

UN PERSONNAGE ET UN RÔLE

Sur tes lèvres nues où naissent
En été des fleurs de tombe,
J'ai vu passer lentement
Une ombre lasse d'errer.
Le silence était sans faille.
Comment mon cœur inquisiteur
Attentif à tous les signes
Aurait-il pu se méprendre
Et chercher un sens caché
Dans sa soudaine tristesse ?

Je sais bien que tous les rêves
Peuvent sembler incarnés
Dans une ombre de passage.

Des rêves bercent les âmes,
Des rêves les abandonnent,
De la naissance à la mort.

Je sais bien que tu vas mourir
Et me laisser souffrir seul
Dans ce jardin des nuits pâles
Où ni prières ni fleurs
Ne font naître des étoiles.

Oh ! comme ce jardin est traître,

Comme dans les yeux des statues
Se reflète peu l'infini,
Ou comme mon cœur est lâche !
Pourquoi ne puis-je faire un rêve
Où tu sois toujours
Vivante fontaine guérisseuse ?

EST-CE UNE QUESTION UTILE ?

Pourquoi le destin s'est-il acharné
À rendre mon âme aveugle et mauvaise
Dans un corps qu'elle aura bientôt quitté
Pour un monde où si cruellement pèse
Tout le mal qu'ils ont fait, sur les damnés ?

Le destin ! océan de sombres rêves
Qui dans le sang et les larmes s'achèvent,
Pourvoyeur sans merci de l'âpre mort,
Traître assassin des amours les plus forts !
Le destin qui avec Satan s'attable
Et cyniquement partage avec lui
Des naufrages du cœur les tristes fruits !
Il n'avoue rien, mais l'horizon l'accable,
L'écume des flots se perd dans le sable.
Le destin ! eau noire où stagne la nuit !

III

*I watch the happier people of the house
Come in and out, and talk, and go their ways,
I sit and gaze at them; I cannot rouse
My heavy mind to share their busy days.*

*I watch them glide, like skaters on a stream,
Across the brilliant surface of the world
But I am underneath: they do not dream
How deep below the eddying flood is whirl'd.*

*They cannot come to me, nor I to them;
But, if a mightier arm could reach and save,
Should I forget the tide I had to stem?
Should I, like these, ignore the abysmal wave?*

*Yes! In the radiant air how could I know
How black it is, how fast it is, below?*

A.MARY F. ROBINSON

Neurasthenia

SOLEDAD RÊVE DE SON JARDIN PERDU

Elle sent monter la marée
De sa nostalgie implacable ;
Pleure l'horizon, crie le sable
Dans son âme désespérée.

Que pourrait-elle partager
De ses douloureux souvenirs
Avec le ciel qui voit mourir
Les soleils sans s'en affliger ?

Un homme, qui l'attend peut-être
Aussi ardemment que la mort,
Dit la prière qui endort
Les souffrances de tous les êtres.

Ce que la chair a d'irréel
Unit la dame et le poète ;
Hélas ! quelles âmes sont prêtes
À créer à deux leur vrai ciel ?

La vie sur la terre est bien brève
Et bien douloureuse, et pourtant
Ce que Dieu créa dans un rêve
Pour les enfants d'Ève et Adam,
N'est-ce pas l'amour qui s'achève
Seulement à la fin des temps ?

ÉPITAPHE D'UN CROYANT INQUIET,
ÉCRITE SUR LA MARGELLE D'UN PUIITS

Le hasard qui s'efforce
De rire te conduit
Et le temps moqueur fuit.

Si ton cœur a la force
De se voir dans ce puits,
Va lire sur l'écorce
Des arbres de la nuit
Le rêve aux jambes torsées,
Par une ombre séduit,
Que mon âme poursuit.

Mais ne fais pas de bruit,
Car le Dieu de la Bible,
Qui dort, fort irascible,
Veut qu'on n'aime que lui.

MAXIME

N'est-ce pas folie que croire la Vie
Née du ventre d'un Dieu bon, tout-puissant,
Lorsque le Mal constamment nous défie
De montrer les raisons d'un dogme étonnant ?
Les raisons ! Seul saint François en ce monde
Les a vues dans sa sœur la lune ronde ! —
Car qui sait ce que l'imagination
Ne peut faire voir à un cœur fécond !

QUEL SILENCE N'EST PAS DIABOLIQUE ?

Quelle morte permet que s'établisse
Dans l'agonie un silence absolu ?
Quel cœur trahi dans son rêve reclus
Ne crie pas vers Dieu du fond de l'abysse ?

Quel orphelin que ses fautes flétrissent
Cède au remords qui dit : « n'espère plus !
Car le Dieu de ta mère est trop déçu,
Tout pardonner n'est pas faire justice ! »

Le Dieu d'une mère ! un Dieu de pitié
Qui même dans la nuit d'un cœur malade
Ne veut jamais cesser de murmurer.

Des ruses du néant la mascarade,
Triste comme un soleil perdant son sang,
Rend sourds, hélas ! nombre de mécréants !

PROMESSE D'UNE RÊVERIE

Je serai, avant de mourir,
Si le Destin me fait mûrir,
La grenade où vivent cachées
Les rédemptrices annoncées
Aux pécheurs qui dans le désert
Trébuchent, tombent, se relèvent,
Et, reniant des chemins pervers,
Cherchent humblement leur vrai rêve.
Humblement ? orgueilleusement ?
Pleure et rit le vocabulaire !

EN PENSANT AU JUGEMENT

Témoignez pour moi, rêveries
Où toutes mes mortes pardonnent
À mon cœur les sombres folies
Qui ont fait pleurer la Madone.

N'ai-je pas vécu trop d'hivers
Pour ne pas me méfier
Du désir pervers
De nourrir et bercer
La neige de nostalgies
Qui à des rêves me lient
Et mentent
Comme les étoiles filantes ?

On dit que la raison s'endort
Dans le jardin de l'agonie.
Les œillets rouges de la vie
Et les œillets noirs de la mort
Offrent en silence les mêmes
Aiguillons à ceux qui les aiment !
Vivre encore un peu ou mourir ?
Pour ne plus souffrir, que choisir
Lorsque vacille la flamme
Que Dieu entretient dans mon âme ?

Pourquoi faudrait-il oublier

La neige condamnée
À s'exiler du ciel pâle,
Ou les blanches corolles
Des nénuphars de l'étang ?
Qui sait quel commentaire amer
Des nuits courroucées
Me révélerait, trop tard,
Le fantôme inconsolé
Errant sans fin dans le ciel
D'un été charlatant ?

ÇÀ ET LÀ, DES HEURES ATTENTIVES

L'art des bulles de savon
Qui enchantait notre enfance
S'est perdu dans le silence
Des amours dont nous rêvons.

Les aubes qui nous séparent
Du temps des rêves fourchus
Ne reviendront jamais plus.
Les nuits des cœurs sont avares.

À quoi bon pleurer, mendier,
Dans les rues ou sur les places
De Jérusalem ? S'effacent
Les signes de la pitié.

Sans aubade ni berceuse
Nos âmes vont au-devant
De l'heure du Jugement !
La mort n'est pas capricieuse.

POÈME SECRET
D'UN DISCIPLE DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Frère soleil, prince des séducteurs,
Paillard, menteur,
À faire battre à tout rompre le cœur
D'un capucin hâbleur,
Qu'as-tu de plus que ton habit de flammes
Pour plaire à ce point aux dames
Qui te prennent pour confesseur
Digne d'elles,
Disent-elles ?

PENSÉE AUSSI FIDÈLE QUE LE GOUFFRE DE PASCAL

C'est vrai, hélas ! que la vie
N'est qu'un bref éclair
Dans une nuit infinie.
En vain révoltée, la chair
Au Créateur crie :
« Le savoir est bien amer ! »

Le savoir ! sombre fleur
Qui naît de l'âme en pleurs
Quand il faut méditer
Ce qui est révélé
Par les Écritures
Ou par la Nature !

La nudité fiévreuse
Des flammes délaissées
Et des aubes que creuse
Un regard de poupée,
C'est là tout ce que voit
Un cœur de bonne foi !

Les cœurs en vain renient
Les secrets qui les lient,
Et vouent au noir silence
Leur pérenne souffrance.
Ce qu'ils savent les noue

À des attentes floues.

Combien d'âpres chimères
Dansant dans la lumière
Comme grains de poussière
Troublent les amours las,
Mais ne franchiront pas
Le seuil de l'au-delà !

FUGITIF

Je meurs ; je t'entends frapper à la fenêtre ;
C'est toi, c'est pour me dire : « il faut renaître,
Je suis la tempête et l'étoile du nord,
Je viens t'arracher des bras de la mort.

Je viens guider ton âme ténébreuse
Entre les ravins que les rêves creusent
Dans les miroirs sans tain des faux serments
Où toute nostalgie reniée se prend.

Je te ferai épouser la subtile,
La sainte joie des lunes qui s'exilent
Derrière un horizon nu mais vivant
Où s'est éteint le rire du Néant.

Dans les yeux étrangers qui te tourmentent
Tu trouveras les fleurs de ton attente,
Car je suis le cri, la nuit, le secret
D'une colère où l'avenir se tait. »

MESURE

Je ne demande plus rien
Qu'un signe définitif
De l'inaliénable bien
Unissant nos cœurs plaintifs.
Je ne veux plus que pouvoir
Promettre à nos cœurs qu'un soir
Ils partiront sans viatique
Pour la rive énigmatique
Où ils chercheront l'oubli
De la souffrance et des pleurs,
De la vie et des malheurs,
Dans une ineffable nuit.

POUR ABOLIR LES CHOIX DES FLAMMES

Ne prends rien, nous partagerons
Du mystère de l'échiquier
Quelques gouttes de sueur noires
Plus rassurantes que les larmes
Des coquelicots oubliés,
Plus fidèles que la rosée
Et peut-être moins mensongères
Que les étoiles de l'été.

Ne prends rien, laisse-toi convaincre
Par ce que ton cœur imagine
Des souvenirs des champs d'honneur
Parés des souffles de la nuit.

Ne prends rien puisque tu désires
Laisser vivre tes nostalgies
Aussi librement que tes deuils,
Puisque les voyages mystiques
De Perséphone te séduisent,
Puisque des ombres, dans tes rêves,
Prient avec les coquelicots.

Ne prends rien, l'ombre de la mort
Rôde sans fin d'un bout à l'autre
De l'échiquier sans prononcer
Une parole, et nous enchaîne

À la liberté de l'amour.

Ne prends rien, ne te laisse pas
Séduire par l'art de rêver
Seule dans la nuit d'un amour
Payé avec le sang volé
Dans la caverne du destin.

Ne prends rien, le 11 novembre
T'enseigne que le sacrifice
Engendre un silence plus noble
Que la possession, dans le cœur.

Ne prends rien, médite plutôt :
Sous tes yeux, l'automne, la guerre,
Les tranchées ! La terre est avide
De l'eau qui lave et désaltère, —
Et dans la boue meurent des hommes.

L'IRONIE DE LA VIE RÉELLE

Avoue, avoue donc une bonne fois
Que ton pauvre Pierrot est un peu fou
Et que tes beaux yeux n'aident pas du tout
Son cœur douloureux à porter sa croix.

Le long voile blanc de la lune unique,
Comme le voile saint de Véronique,
S'imprègne lentement de la tristesse
Du poète obstiné que tu délaisses.

Dans l'éternité des rêves crispés
Sur un amour qu'une guitare effeuille
Au bord du canal que l'eau grise endeuille,
Colombine et Pierrot se sont aimés !

Pirame, Thisbé, Roméo, Juliette,
N'avez-vous donc rien enseigné au chœur
Des cœurs ingrats las de leur bonheur
D'être aimés d'un amour que rien n'arrête ?

MAXIME DU MIROIR

Il ne faut pas toute une vie
Pour constater que le hasard
Qui peut faire grâce gracie
Les condamnés toujours trop tard
Pour que leur amour-propre oublie
Les plaies qu'il s'inflige avec art.

LE CYNISME DU DESTIN

La mère était couchée,
Pâle dans son lit d'hôpital.
Sur le cœur de l'infini était juchée
L'heure qu'attendait le Mal,
Mais l'enfant ne savait rien
De la Mort, qui à son heure vient
Visiter les yeux
Des malades qui vont voir Dieu.

Il y eut plus tard sur maints rivages,
Sans autres témoins que des nuages,
D'imaginaires souvenirs
De souffrances non dites
De chairs pourrissantes,
L'obscur informe avenir
D'une âme abandonnée aux rites
D'une folie patiente.

Quel vertige dans le secret
D'un été où plus rien n'est vrai,
Même pas le silence
Enveloppant l'éternelle absence
D'une mère
Que va digérer la terre !

Ce sera un jour au tour

De l'enfant de mourir,
Car la Mort l'aime d'un amour
Torrentiel qui ne peut se tarir.

Un jour, seuls les gémissements
De la mer éternellement
Maternelle rappelleront
Un vieux deuil comme elle profond.

NOSTALGIES NUES

Nostalgie de l'Italie de jadis
Où naquit la fleur du destin, le lys
Éloquent qui sut convaincre mon âme
De nourrir en soi une obscure flamme
Dont Dieu seul peut comprendre, et pardonner
La tristesse et l'âpre stérilité.

Nostalgie d'une attente assassinée
Dans une âme où l'aube s'était levée
Lentement, promesse longtemps bercée.

Nostalgie de Venise et de la sainte
Aux yeux pers dont la vie tragique peinte
Par Carpaccio a si souvent ému
Mon âme effrayée d'être mise à nu.

Nostalgies, non des illusions perdues,
Des saisons où elles furent conçues,
Du vieux temps où dans les cours et les rues
On chantait des chansons de tous connues.

Nostalgies qui ne mourront qu'avec moi,
Chœur composé pour une seule voix !

VIEILLE BONNE CHANSON D'ÉPICURE ET DE YORICK

Rien n'attendrit le Destin,
Cet adversaire implacable
Du Créateur de la vie ?
Tant pis ! — La mort nous défie ?
Asseyons-nous à la table
Parée du pain et du vin !

LES PLEURS, LA MER, LE SANG

Dans la vallée des pleurs s'est révélé
Le secret sauveur des âmes rebelles,
Enveloppé d'un silence absolu.

Les voies du destin se parent de nuits
Où des constellations de mort scintillent
Plus violemment que les dons du sommeil.

Des années ont passé ; la voile noire
Annoncée est peut-être seulement
Une incarnation d'un vertigineux
Mensonge, et peut-être aussi une ruse
De cet aveugle ingénieux qu'est l'amour.

La voile noire est signe de la mort
D'Yseult la blonde, et Tristan veut mourir :
Seule la mort peut guérir la blessure
Que fait à deux cœurs leur séparation !

DERNIÈRE ATTENTE

Depuis longtemps, hélas ! vous êtes mortes.
Dans peu de temps je mourrai à mon tour ;
Avec moi s'éteindra ma nostalgie
D'un moins aveugle et moins impur amour.

J'ai trop triché avec les apparences
Qui m'annonçaient un juste châtement ;
L'âpre jeu fini, ma vie de dément
N'aura été qu'illusions et souffrances.

L'ombre de l'autre vie hante mon cœur
Qui ne parvient pas à vaincre sa peur ;
Que peut-elle annoncer au mécréant ?
Possible pardon ? éternel tourment ? —
Et si c'était l'ombre nue du Néant ?

SANS L'OMBRE D'UN DOUTE

J'ai peur de toi, mort de mon corps menteur,
Et c'est de toi que mon âme enchaînée
À des ombres nues depuis tant d'années
Attend sa vraie part d'oubli du malheur !

Mort de mon corps, l'unique certitude
D'une âme où le mal est mêlé au bien,
Ralentis ton pas, même si tu viens
De l'au-delà en indulgent prélude !

Je te crie : « plutôt souffrir que mourir ! »
Tu ris de la folie d'un misérable
Pécheur qui craint de s'asseoir à la table
Où est versé l'alcool de l'avenir.
Tu as raison ! mais les descendants d'Ève
Et Adam sacrifient tout à leur rêve !
Même au prix de souffrir, pouvoir pécher
Éternellement ! C'est, qui peut le nier,
Une idole exigeante et sans pitié !

PRESQUE UNE SENTENCE

Seuls l'amour et la mort défont
Cette paresse venimeuse
Qui dans l'âme la plus sérieuse
Instille son puissant poison.

AGONIE D'UN CHIEN

Pourquoi gémir, faire tant de manières,
Quand il faut mourir, au bord de la niche ?
Un vieux chien qui se dit stoïcien triche
S'il ne sait au dernier moment se taire.

Mérites-tu vraiment que je te blâme,
Ne sommes-nous pas deux chétives flammes ?
Une sombre amertume emplit ton cœur
Quand tu te souviens de tous les malheurs
Dont fut tissée ta vie de pauvre chien,
Et, ayant vu, à l'heure fatidique,
De la triste mort le rire ironique,
Tu es bien convaincu, mélancolique,
Que la philosophie ne sert à rien !

DANS LA RUE DU NÉANT

J'avoue que j'ai peur du seuil
De la mort qui me fait de l'œil
Car dans l'immense nature,
Créée par Dieu, dit l'Écriture,
Issu d'une femme et d'un homme,
Je suis bien peu de chose, en somme, —
Mais qui sait si dans un creux
De mon vieux cœur malheureux
Ne dort pas un serpent
Sans âge, rêvant
De lendemains
Plus terrifiants que toute pomme
Offerte par celui qu'on nomme
L'Ennemi du Genre Humain ?

SUR LE DERNIER CHEMIN

Pauvre mortel qui va bientôt mourir,
À l'infâme mort affamée offrir
Un sacrifice qui lui plait,
Sans avoir trouvé les secrets
De l'amour divin, partage infini,
Ni les secrets de l'éternel oubli !

Pauvre menteur qui crut mentir
Au subtil Destin très longtemps,
Et se voit maintenant
Sur la route d'un avenir
Sans horizon, — qui est le pur Néant !

Quelle défaite du désir
De l'homme souffrant qui pensait
Qu'à sa rencontre viendrait
Le temps de ne plus souffrir !

SAGESSE D'UN CRÉPUSCULE

Deuils
Nus
Crus
Seuils !

Tout
Meurt,
Cœur
Fou !

Fiel,
Ciels
Gris,

Soirs
Noirs...
Fi !

CARRELETS D'UN TEMPS PASSÉ

Entre moi et la plus pure des ombres
Du pays de la mort, il n'y a plus rien
Qui nous soit étranger, maintenant,
Il y a seulement
Ce paysage marin.

Sombre d'inquiétude,
L'océan me regarde dans les yeux,
L'océan, cœur de toujours
De l'occident consolateur,
L'océan ou miroite la promesse
D'une Jérusalem libérée.
Il se fait tard, si tard que les mouettes pleurent.
Je plonge ma pensée ensanglantée
Dans l'angoisse des carrelets,
Une angoisse dont l'horizon
Ne peut être que mystique.
Ô carrelets aux mains tendues ouvertes
Entre le ciel lointain et l'eau nourricière
De l'océan,
Carrelets, frères d'attente douloureuse,
Aveugle, sans Dieu impuissante,
Carrelets qu'en peu d'heures la tempête
Peut jeter en pâture au Néant !

Aucune nuit n'arrachera leurs proies

À vos rêves affamés, carrelets,
Avant que la tempête n'ait abandonné
Au Néant rêves et rêveurs !

Quels cris de détresse,
Enfin libérés,
Des bruyères des dunes
Changeraient en apothéose
La mort des carrelets victimes
De la colère du Destin ?

ÂME PÂLE AU MIROIR

Par les brèches nues de la muraille
Érigée par l'amour malheureux
Pénètrent les flots d'une folie
Qui nourrira des reniements amers.
Se peut-il qu'aucune prière
Ne vienne secourir l'âme en péril
Avant que le cri de la Trompette
Du Jugement ébranle le ciel ?

L'aube s'apprête à ouvrir son cœur
Au coq effrontément caressant.
Que clameront les voix du désert
Si l'âme se fie à l'Adversaire ?
Faut-il que le sang voie disparaître
L'écume de l'amour dans le sable ?
Affligée, l'Étoile de la Mer
Offre ses yeux à l'âme qui doute.

L'HOMME DE LA VALLÉE HANTÉE

Il voit son rêve errer dans le ciel blanc
Où se flétrit ce que son cœur espère ;
Comment pourrait-il reprocher au vent
De murmurer des paroles amères ?

Cet homme seul et las marche en scrutant
La trouble souffrance où roulent des pierres
Dépouillées d'un passé taché de sang ;
Il voudrait savoir souffrir et se taire.

Des neiges priaient dans des ciels d'antan ;
Celles qu'il aime ont souillé la terre.
Le pâle soleil d'avril le comprend.
Il lie son âme aux ombres familières.

LE SIGNAL DU DÉPART

On sonne à la porte.
C'est elle ! Voici venu,
Cette fois, le temps de chercher mes mortes
Dans le désert où errent nus
Les rêves de tant d'âmes sœurs
Séparées par le malheur.

C'est elle ! je la connais bien,
Cette visiteuse
Sévère et riieuse
Qui si souvent vient
Dans les hôpitaux parisiens.

Je l'ai vue me regarder
Plus d'une fois avec des yeux
Où flamboyait un feu
Qu'il semblait impossible d'éteindre ;
Elle n'essayait même pas de feindre
De pouvoir oublier
Notre rendez-vous du jour marqué.

Ses yeux ont l'éclat du silence
D'un crépuscule fatal
Et du fruit de l'arbre de la science
Du Bien et du Mal.

Elle ne dira rien. Que dirait-elle ?
Ne sais-je pas mon âme criminelle ?
À quoi bon interroger
Celle qui vient me forcer
À la suivre les yeux bandés ?
Les voies des agonies sont sans mesure !
Qui dira combien de siècles dure
Le cheminement lourd d'une torture ?

Non ! aucune horloge ne fait voir
Le temps d'une agonie
Même si le mourant se dédouble,
Même si crient, pleurent, prient,
Du fond de leur nuit, en même temps
Le criminel et le pénitent.

Je connais la souffrance et j'ai peur
De la mort au sourire moqueur.
Et c'est elle qui sonne,
Elle, qui n'oublie personne !
Je sais bien que l'Écriture
Prédit la fin de cette lutte obscure :
Les dés sont pipés,
Dieu aura pitié
De l'âme du mécréant. —
Mais quand ?

TRISTESSES

Tristesse d'être charitable
Non par compassion véritable,
Mais pour affermir son salut
Dans le ciel où prient les élus !

Tristesse d'être solitaire
Non par choix d'une vie austère,
Mais par peur d'être dédaigné
Des femmes qu'on sait mal aimer !

Tristesse des cloches qui sonnent
Dans la nuit de la chair, bouffonnes
Qui ne laissent pas oublier
Que la vieillesse est sans pitié !

Tristesse de l'humble espérance
Qu'un mécréant, tentant sa chance,
Parvient en priant, à donner
À un malade condamné !

Tristesse de tout, de Dieu même,
Dans un monde où mes lèvres blêmes
Ne répondent qu'en murmurant
Aux prophéties du pur Néant !

ÉTÉ RACHETÉ

La taciturne mort fait signe
Au poète qu'elle envisage
De s'éloigner s'il se résigne
À être l'ombre d'un nuage
Que le vieux soleil juge digne
D'un ciel où tous les deux voyagent.

FLAMMÈCHES DÉCOLORÉES

J'imagine un secret que tu démens
Dans une plainte indignée de mon sang :
Tu ne viendras pas m'apprendre à prier,
Je mourrai seul, sans que Dieu m'ait parlé
Comme parle une mère à son enfant.

J'imagine un rêve oublié que l'aube
Fait miroiter sur la nuit de ton âme.

J'imagine un été de deuil sans trêve,
Mais lorsque tu pourras rouvrir les yeux,
Son vieux ciel sera redevenu bleu.
N'es-tu pas un secret qu'une ombre nue
Peut révéler au mourant qui prie mal ?

UNE OMBRE QUI NE SE LAISSE PAS OUBLIER

Est-ce mon sang qui murmure
Une légende délabrée ?
C'est pourtant le temps des mûres
Et des anémones fées !

Est-ce déjà la mort qui fredonne
Sur le même chemin que moi ?
Nous étions deux au début de l'automne
À savoir que l'été est sans foi ni loi.
Seras-tu déjà seule,
En larmes, quand la neige
Exilée du ciel couvrira
Les tombes de cette année ?

AGONISANT SEUL AVEC SON ÂME

Il était né pour trahir ses désirs,
Pour mettre un masque à sa mélancolie,
Et pour appeler sa terre d'errance
Pays ruisselant de sang et de fiel.

Il se savait souffre-douleur complice
Du vieux Destin montreur de marionnettes ;
Il abandonna dans l'ombre d'un rêve
La spectatrice en pleurs qui l'eût sauvé.

Il a juré de ne jamais renier
Son obscure lutte avec la paresse,
Mais il sent sur son cœur le vent brûlant
De la défaite, et prie amèrement.

Renier l'autre vie, tâche inconcevable
D'une âme où règne une souffrance aveugle !

Il était né pour souffrir et mourir,
Il a souffert, il souffre, et il mourra.
Dieu de pardon, accueille ce pécheur !

AU-DELÀ D'UN DEUIL

Lorsque s'éteindront de nos vies les flammes,
Pourrons-nous dire à Dieu sincèrement :
« Nous n'avons pas vécu indifférents
À la douleur qui déforme les âmes. »

Aurons-nous trouvé en nous la pitié
Qui seule sait combattre la misère
Des cœurs abandonnés aux nuits amères
Où ils croient vain d'aimer ou de prier ?

Dans le sang vit la voix d'une souffrance
Étrangère à l'art d'émouvoir le cœur
Des destins affrontant le Créateur
Au bord d'un gouffre où règne le silence.

Partagerons-nous le pain et le vin
Des rêveries aux mécréants permises
Par le regard d'un mystère qu'irise
Le soleil témoin de notre chagrin ?

L'INFIDÈLE

Le jardin s'afflige, une femme pleure ;
La guérison de son cœur n'est qu'un leurre ;
Elle sent sa vie fuir au fil des heures.

Son ombre remue en même temps qu'elle ;
Ce n'est guère étonnant : elle est réelle
Et la nature au soleil est fidèle.

Elle fut autrefois jeune et jolie,
Elle suscita d'âpres jalousies,
Les fleurs d'aujourd'hui s'ouvrent mais l'oublie.

À quoi bon espérer que la vieillesse
Qui vient la laisse oublier la tristesse
De ce jardin où fleurit sa jeunesse !

UNE ACCALMIE S'EST OUVERTE

La mer s'épanche dans les bras
De l'horizon, son horizon.
Je n'aurai pas en vain rêvé
Une accalmie de cette angoisse
Qui défie tout, même les yeux
Impérieux de la charité.

Une aube d'oubli s'est levée
Sur les cicatrices laissées
Par le vertige d'une attente.
Pourtant, comment pourrais-je ouvrir
Mon âme au murmure des nuits
Qui tourmentent sans fin la mer ?

Sais-tu, toi, l'éternelle absente
Quelle voix du désert pourrait
Consoler la mer sans trahir
Les violents secrets du soleil
D'un orient où règne la mort ?

PLAINTE Â CHANTER EN SOURDINE,
TOUT SEUL, LE SOIR

Les étoiles n'ont d'yeux que pour voir
Et d'oreilles que pour entendre ;
Ces filles de Dieu ne prient, le soir,
Qu'en inventant des chansons tendres.

J'ai fait, moi, de ma vie douloureuse,
Un aveugle jardin d'adieux
À la poésie des ombres pieuses,
Et je meurs sans avoir vu Dieu.

LE JEU DE L'OIE

Dieu, le néant,
L'infini, la fin des temps !
Que peut-on en dire
Qui ne fasse mourir de rire
Les philosophes qui endurent
Les caprices de la nature ?

La nature est cruelle et nous sommes
Nous, malheureux hommes,
Une partie de la nature,
Pour elle-même inintelligible et dure ;
En elle depuis le Big Bang primordial
Luttent sans arrêt le bien et le mal
Sous le regard
Implacable du hasard ;
C'est en elle, en nous,
Que ce fantôme, l'agonie
Sans merci qu'est toute vie
Plante ses clous.

OMBRE DE L'ART

Les yeux brillants brulants
D'âpre colère et d'ironie,
La Raison, servante infidèle
De Dame Imagination,
Revient à pas lent sur la scène,
Et, son masque à la main, nous dit :
« Si la comédie vous a plu,
Revenez, revenez !
Nous avons tant de choses,
Nouvelles et anciennes,
À vous dire,
Pour vous faire rire et pleurer ! »

CHANSON DE SISYPHE JOYEUX

De l'accouplement monstrueux de l'abîme
Et de la vie naît et renaît le hasard,
L'adversaire aveugle et sourd du Dieu unique.

Le hasard ! créateur et destructeur
De rêves où Dieu se cherche et se perd.
À sa pâleur éloquente et futile
Se voit la violence oblique de ses rôles
Dans les tragédies embrouillées de ce monde.

Nous devons mourir et ne savons rien
De la mort, épouse et fille de Dieu !
Qui sait si le serpent qui trompa Ève
Ne fut pas le hasard menteur cynique ?

La vie, de l'adultère et de l'inceste,
Pas plus que le hasard ne se soucie.
Telle est la vérité, si elle existe !

D'OU JE POUVAIS VOIR TON ÂME SCINTILLER

Pensées cachées	9
À propos des promesses de la poésie	10
D'un orphelin à une orpheline	11
Chemins	12
Promesse	14
Tentative inachevée	15
Qui est-elle, l'autre Soledad ?	16
Chanson provençale	18
Le monde tel qu'il est	19
Mystérieuse puissance des eaux	20
Remarques d'un destin obligeant	22
Bonheur obscur promis	23
Étrange apparition sur l'eau	24
Mystère de septembre	25
Un rêve de Noël	26
Soir d'automne	27
Pour être libéré du triste silence d'un jour de neige	28
La conversion d'un mécréant	30
Énigme lunaire couronnée	31
Misère d'une âme	32
Ombre entrouverte	33
Guérisseuse de l'âme	34
Berceuse nue	35
En explorant les confins du possible	36
Le mariage de Soledad	37
Une nuit, à Paris	38
Vieille bonne nouvelle	39
Un homme nouveau	40
Éternel bruissement de forêt mystique	42
En guettant l'avènement des trois premières étoiles	43

Lettre à l'abandonnée	44
Réponse attendue de la raison	46
À l'étoile revêtue d'ombre	47
Un homme transformé	48
Mystère de la nature d'une mélancolie	51
L'heure de la vérité, malgré tout	52
Répétition générale	53
Vive l'anarchie !	54
Réalisme, de loin comme de près	55
Douloureuse conscience d'être	56
Des secrets mal gardés	58
Confidences pour tous les temps	59
D'une veillée sans miroir	60
Poète déçu	61
Présence d'une ombre mystique	62
Échos imparfaits	64
Sur une rive basse	65
Mystère de la dame perdue	66
Peut-être un dernier aveu feutré	67
La vallée du sourire et des larmes	68
Clin d'œil inutile	70
Cruel souvenir à deux	71
Court discours à la fleur du souvenir	72
Épiphanie de deuil	74
Épitaphe d'un mécréant « bon vivant »	75
Chemin de pauvreté	76
Un défi au bon sens	77
Couleur de la peine	78
En bon chemin	80
Un compromis, en attendant	81
Portrait de Polichinelle par lui-même	82
2 et 2 font 4	83
L'avenir d'un paria	84
Fin de dialogue	86

Chanson offerte avec quelques edelweiss	87
Pèlerin las	88
Heure penchée sur son ombre	90
Fable sans secret	91
Source d'oubli	92
En bonne compagnie ? En mauvaise compagnie ?	94
Un personnage et un rôle	96
Est-ce une question utile ?	98
Soledad rêve de son jardin perdu	101
Építaphe d'un croyant inquiet, écrite sur la margelle d'un puits	102
Maxime	103
Quel silence n'est pas diabolique ?	104
Promesse d'une rêverie	105
En pensant au Jugement	106
Çà et là, des heures attentives	108
Poème secret d'un disciple de saint François d'Assise	109
Pensée aussi fidèle que le gouffre de Pascal	110
Fugitif	112
Mesure	113
Pour abolir les choix des flammes	114
L'ironie de la vie réelle	116
Maxime du miroir	117
Le cynisme du Destin	118
Nostalgies nues	120
Vieille bonne chanson d'Épicure et de Yorick	121
Les pleurs, la mer, le sang	122
Dernière attente	123
Sans l'ombre d'un doute	124
Presque une sentence	125
Agonie d'un chien	126
Dans la rue du Néant	127
Sur le dernier chemin	128
Sagesse d'un crépuscule	129
Carrelets d'un temps passé	130

Âme pâle au miroir	132
L'homme de la vallée hantée	133
Le signal du départ	134
Tristesses	136
Été racheté	137
Flammèches décolorées	138
Une ombre qui ne se laisse pas oublier	139
Agonisant seul avec son âme	140
Au-delà d'un deuil	141
L'infidèle	142
Une accalmie s'est ouverte	143
Plainte à chanter en sourdine, tout seul, le soir	144
Le jeu de l'oie	145
Ombre de l'art	146
Chanson de Sisyphe joyeux	147

Ouvrages de poésie du même auteur
publiés par *Les Éditions de la reine Mab*

La lampe allumée
Six douzaines de triolets
La mouette et l'horizon
À mi-côte
Sinueux automne
Sillon inachevé
D'une ondoyante présence
Les orphelins repentants (3 tomes)
Poésies du jardin du Luxembourg (3 tomes)
301 poèmes brefs
De flamme et de neige (2 tomes)
Révélation d'aubes nues à des lèvres nues (3 tomes)
Par des nuits entrouvertes (2 tomes)
Sur les rives d'une attente au regard impénétrable
D'où je pouvais voir ton âme scintiller

Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015

Imprimé en France